

TIRÉ À PART

1^{re} année du 2^e cycle
(3^e secondaire)

À l'œuvre!

Un regard sur la littérature

3

Delphine Cussé
Cécile Paquette



 ÉDITIONS
**MARIE
FRANCE**

À l'oeuvre!

Un regard sur la littérature 3
1^{re} année du 2^e cycle (3^e secondaire)

Révision linguistique :
Brigitte Trudel

Correction d'épreuves :
Doris Lizotte

Mise en page :
InterPaul

Illustration :
LaSo Design,
www.photos.com © 2011, JupiterImages
Corporation

© 2011, Éditions Marie-France Itée

Tous droits réservés. Il est interdit de reproduire, d'adapter ou de traduire l'ensemble ou toute partie de cet ouvrage sans l'autorisation écrite du propriétaire du copyright.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89661-056-3
Imprimé au Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Éditions Marie-France sont membres de



TABLE DES MATIÈRES

LA FERME DES ANIMAUX
George Orwell

LA GUERRE DU FEU
J.-H. Rosny

JANE EYRE
Charlotte Brontë

LE TROU
Guy de Maupassant

DRACULA
Bram Stoker

LE GRAND MEAULNES
Alain Fournier

MARIA CHAPDELAINE
Louis Hémon

VOL DE NUIT
Antoine de Saint-Exupéry



VOL DE NUIT

Antoine de Saint-Exupéry

1 Ce papier plié en quatre le sauverait peut-être : Fabien le déplaît, les dents serrées.
« Impossible de s'entendre avec Buenos Aires. Je ne puis même plus manipuler, je reçois des étincelles dans les doigts. »

Fabien, irrité, voulut répondre, mais quand ses mains lâchèrent les commandes pour écrire, une sorte de houle puissante pénétra son corps : les remous le soulevaient, dans ses cinq tonnes de métal, et le basculaient. Il y renonça.

Ses mains, de nouveau, se fermèrent sur la houle et la réduisirent.

Fabien respira fortement. Si le radio remontait l'antenne par peur de l'orage, Fabien lui casserait la figure à l'arrivée. Il fallait, à tout prix, entrer en
10 contact avec Buenos Aires, comme si, à plus de quinze cents kilomètres, on pouvait leur lancer une corde dans cet abîme. À défaut d'une tremblante lumière, d'une lampe d'auberge presque inutile, mais qui eût prouvé la terre comme un phare, il lui fallait au moins une voix, une seule, venue d'un monde qui déjà n'existait plus. Le pilote éleva et balança le poing dans sa lumière rouge, pour faire comprendre à l'autre, en arrière, cette tragique vérité, mais l'autre, penché sur l'espace dévasté, aux villes ensevelies, aux lumières mortes, ne la connut pas.

Fabien aurait suivi tous les conseils, pourvu qu'ils lui fussent criés. Il pensait :
« Et si l'on me dit de tourner en rond, je tourne en rond, et si l'on me dit de
20 marcher plein Sud... » Elles existaient quelque part ces terres en paix, douces sous leurs grandes ombres de lune. Ces camarades, là-bas, les connaissaient, instruits comme des savants, penchés sur des cartes, tout-puissants, à l'abri de lampes belles comme des fleurs. Que savait-il, lui, hors des remous et de la nuit qui poussait contre lui, à la vitesse d'un éboulement, son torrent noir ? On ne pouvait abandonner deux hommes parmi ces trombes et ces flammes dans les nuages. On ne pouvait pas. On ordonnerait à Fabien : « Cap au deux cent quarante... » Il mettrait le cap au deux cent quarante. Mais il était seul.

Il lui parut que la matière aussi se révoltait. Le moteur, à chaque plongée, vibrait si fort que toute la masse de l'avion était prise d'un tremblement





30 comme de colère. Fabien usait ses forces à dominer l'avion, la tête enfoncée dans la carlingue, face à l'horizon gyroscopique, car, au-dehors, il ne distinguait plus la masse du ciel de celle de la terre, perdu dans une ombre où tout se mêlait, une ombre d'origine des mondes. Mais les aiguilles des indicateurs de position oscillaient de plus en plus vite, devenaient difficiles à suivre. Déjà le pilote, qu'elles trompaient, se débattait mal, perdait son altitude, s'enlisait peu à peu dans cette ombre. Il lut sa hauteur « cinq cents mètres ». C'était le niveau des collines. Il les sentit rouler vers lui leurs vagues vertigineuses. Il comprenait aussi que toutes les masses du sol, dont la moindre l'eût écrasé, étaient comme arrachées de leur support, déboulonnées, et commençaient à
40 tourner, ivres, autour de lui. Et commençaient, autour de lui, une sorte de danse profonde et qui le serrait de plus en plus.

Il en prit son parti. Au risque d'emboutir, il atterrirait n'importe où. Et, pour éviter au moins les collines, il lâcha son unique fusée éclairante. La fusée s'enflamma, tournoya, illumina une plaine et s'y éteignit : c'était la mer.

Il pensa très vite : « Perdu. Quarante degrés de correction, j'ai dérivé quand même. C'est un cyclone. Où est la terre ? » Il virait plein Ouest. Il pensa : « Sans fusée maintenant, je me tue. » Cela devait arriver un jour. Et son camarade, là derrière... « Il a remonté l'antenne, sûrement. » Mais le pilote ne lui en voulait plus. Si lui-même ouvrait simplement les mains, leur vie s'en écoulerait
50 aussitôt, comme une poussière vaine. Il tenait dans ses mains le cœur battant de son camarade et le sien. Et soudain ses mains l'effrayèrent.

Dans ces remous en coups de bélier, pour amortir les secousses du volant, sinon elles eussent scié les câbles de commandes, il s'était cramponné à lui, de toutes ses forces. Et voici qu'il ne sentait plus ses mains endormies par l'effort. Il voulut remuer les doigts pour en recevoir un message : il ne sut pas s'il était obéi. Quelque chose d'étranger terminait ses bras. Des baudruches insensibles et molles. Il pensa : « Il faut m'imaginer fortement que je serre... » Il ne sut pas si la pensée atteignait ses mains. Et comme il percevait les secousses du volant aux seules douleurs des épaules : « Il m'échappera. Mes
60 mains s'ouvriront... » Mais s'effraya de s'être permis de tels mots, car il crut





sentir ses mains, cette fois, obéir à l'obscur puissance de l'image, s'ouvrir lentement, dans l'ombre, pour le livrer.

Il aurait pu lutter encore, tenter sa chance : il n'y a pas de fatalité extérieure. Mais il y a une fatalité intérieure : vient une minute où l'on se découvre vulnérable ; alors, les fautes vous attirent comme un vertige.

Et c'est à cette minute que luirent sur sa tête, dans une déchirure de la tempête, comme un appât mortel au fond d'une nasse, quelques étoiles.

Il jugea bien que c'était un piège : on voit trois étoiles dans un trou, on monte vers elles, ensuite on ne peut plus descendre, on reste là à mordre les
70 étoiles...

Mais sa faim de lumière était telle qu'il monta.



VOL DE NUIT

Antoine de Saint-Exupéry

Lisez le texte en entier avant de répondre aux questions par des phrases complètes.

COMPRÉHENSION DU TEXTE

1. Résumez en une phrase chacune des six parties de ce chapitre :

a) « Ce papier... à... connu pas. »

b) « Fabien aurait suivi... à... Mais il était seul. »

c) « Il lui parut... à... de plus en plus. »

d) « Il en prit son parti... à... c'était la mer. »

e) « Il pensa très vite... à... vertige. »

f) « Et c'est à cette minute... à... il monta. »

2. Combien de personnes se trouvent dans cet avion ?

3. Comment ces personnes communiquent-elles ?

4. Pourquoi la communication avec la terre n'est-elle plus possible ?

5. De quoi aurait besoin Fabien à ce moment critique ?

6. Que lui révèle sa fusée éclairante ?

7. Que signifie la phrase : « Il lui parut que la matière aussi se révoltait. » (*ligne 28*) ?

8. À quoi Fabien s'agrippe-t-il désespérément ?

9. Pourquoi tout semble-t-il concentré sur les mains du pilote ?

10. Quelle erreur le pilote commet-il à la fin ?

11. Que remplacent les mots en caractères gras dans les phrases suivantes :

a) Il **y** renonça. (*ligne 6*)

b) ... aux lumières mortes, ne **la** connut pas. (*lignes 16 et 17*)

c) ... pourvu qu'**ils** lui fussent criés. (*ligne 18*)

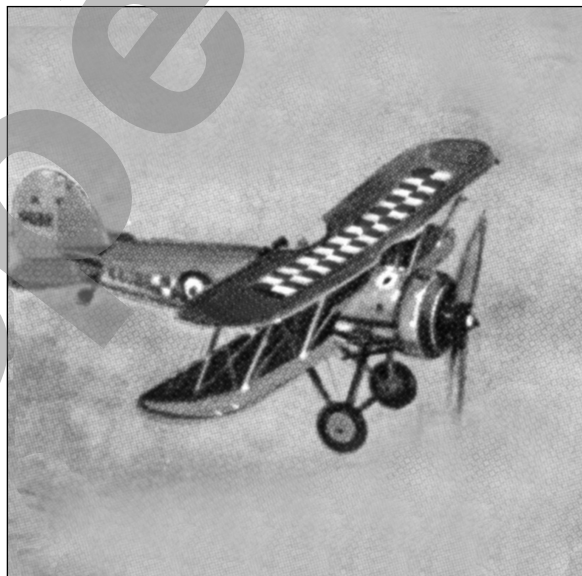
d) Il **les** sentit rouler vers lui leurs vagues vertigineuses. (*ligne 37*)

e) Il m'échappera. Mes mains s'ouvriront... (*lignes 59 et 60*)

f) ... s'ouvrir lentement, dans l'ombre, pour **le** livrer. (*lignes 61 et 62*)

g) ... **les** connaissaient, instruits comme des savants... (*lignes 21 et 22*)

h) ... il s'était cramponné à **lui**, de toutes ses forces. (*lignes 53 et 54*)



LEXIQUE ET STYLE

1. Relevez les termes qui désignent l'avion.

2. Relevez les termes qui désignent le radio.

3. À quoi est comparé le ciel dans l'orage ?

4. Que signifie la phrase : « On pouvait leur lancer une corde dans cet abîme » (*ligne 10*) ?

5. Dans le texte, trouvez un **synonyme** de « appât mortel ».

6. a) Expliquez la dernière phrase du texte.

b) Comment appelle-t-on cette façon détournée de nous faire comprendre que Fabien va mourir (autrement dit, quelle est la figure de style utilisée ici) ?

7. Quelles sont les **figures de style** utilisées dans les phrases suivantes :

a) « De lampes belles comme des fleurs » (*ligne 20*)

b) « La nuit poussait son torrent noir » (*ligne 21*)

c) « La matière aussi se révoltait » (*ligne 28*)

d) « Leurs vagues vertigineuses » (*ligne 33*)

